

ARISTIDE BRUANT

Un jour, à la librairie Rey, que le percement du boulevard Haussmann n'avait point encore exilée rue Drouot, où elle voisine avec les figurines postales de M. Théodore Champion, comme on demandait à Aristide Bruant, frais débarqué de sa propriété de Liffert (à 2 kilomètres de Courtenay, son bourg natal, dans le Loiret), s'il y avait travaillé :

— Non, répondit-il, je ne fais rien à la campagne. La nature me dépasse.

Dans l'accent qui accompagnait ce propos, on sentait, ajoute avec raison M. Léon Deffoux (*Mercure de France*, 1^{er} mars 1925), qu'il avait par-dessus tout le goût du terroir parisien ; et ce n'est pas sans raison qu'il préférait ses recueils intitulés *Dans la Rue* (1) aux chansons et monologues réunis dans le volume *Sur la Route* (2).

De la rue Piat, à Belleville, où il était apprenti bijoutier,

(1) *Dans la Rue*. Chansons et Monologues. Dessins de Steinlen (1^{er} volume), Paris, Aristide Bruant, auteur éditeur, s. d. (1888), in-12. — Deuxième volume, *ibid.* (1895). — Troisième volume. Dessins de Poulbot, Paris, E. Flammarion, s. d., in-12.

(2) *Sur la Route*. Chansons et monologues. Dessins de Borgex. Aristide Bruant, auteur éditeur, château de Courtenay (Loiret), s. d., in-12.

Enfin, un choix fort « judicieux » (c'est le mot même de Bruant), a été récemment publié par M. Eugène Rey, sous le titre de *Dans la Rue*. Nouvelle édition. *Poèmes et Chansons choisis, avec quelques souvenirs d'Aristide Bruant pour servir de préface*. Dessins de Steinlen, Poulbot, Borgex. Paris, 1914, in-12, couv. illustr. de Laforge.

En dehors des tirages de ses chansons publiés par Aristide Bruant lui-même, (« Aristide Bruant, libraire-éditeur, 84, boulevard Rochechouart »), d'un fascicule des *Chansonniers de Montmartre*, contenant la belle étude de Laurent Tailhade, recueillie dans *Marbres et Plâtres*, et des numéros du *Gil Blas illustré* où ont été reproduits en couleurs les remarquables dessins de Steinlen, on doit mentionner, moins connue et également illustrée par Steinlen, cette édition : *Chansons et monologues d'Aristide Bruant*, Paris, H. Geffroy, s. d., in-8.

vers 1868, au jardin de la rue Cortot, dont Georges Cain a joliment évoqué le charme, révélant, en même temps, aux lecteurs du *Figaro* (6 décembre 1908) un Montmartre qu'ils ne connaissaient pas, nul ne fut aussi Parisien, d'élection sinon de Paris, et il fallait être Parisien comme il le fut pour concevoir et réaliser son œuvre.

L'article de Georges Cain, intitulé *La vraie « Butte » Montmartre* et recueilli depuis dans les *Pierres de Paris*, commençait ainsi :

On s'instruit tous les jours. Je croyais connaître Montmartre ; mon ami Aristide Bruant, le chansonnier populaire, s'est chargé en quelques heures de me prouver que j'ignorais les plus surprenantes beautés de cette « Mamelle du Monde », comme l'avait si drôlement baptisé feu Rodolphe Salis, seigneur de Chat Noirville. Je reviens émerveillé de notre excursion en un Montmartre à peu près insoupçonné des Parisiens ; un Montmartre sauvage, agreste, raviné, sylvestre et qui n'a rien — absolument rien — de commun avec le Montmartre des beuglants truqués à l'usage des étrangers nostalgiques.

La rage des démolisseurs, des abatteurs d'arbres et des constructeurs de gratte-ciel, tempérerait aujourd'hui l'enthousiasme de l'aimable conservateur de Carnavalet, qui poursuivait :

Depuis toujours, j'aime l'âpre talent de Bruant. Dans la rue, les *Chansons de route* constituent des œuvres qui resteront. Ce ne sont certes pas recueils de romances à l'usage des petites filles dont on coupe le pain en tartines, mais tous les amoureux d'art admirent ces chansons remplies de colères, de cynisme, de violences, mais débordantes aussi de pittoresque observation, d'indulgente pitié aux misérables. Oh ! certes, Bruant ne mâche pas ses mots : il fait parler leur langage vrai aux tristes héros qu'il met en scène : costauds de Belleville, rouquines de la Butte, terreurs de Clignancourt, voyous de La Villette, trimardeurs de Saint-Ouen, « joyeux des but' d'Al' »... Mais ce professeur d'argot, ce chantre des purotins, des pégriots, des miséreux, des escarpes et des « demoiselles » de Saint-Lazare, a des tendresses de maman pour les petiots, les pauvres gosses qui ne mangent

pas à leur faim, les infirmes, les souffre-douleur... et aussi pour les chiens errants, ces pauvres toutous qu'on voit quêter un os problématique (3).

Certes, Georges Cain avait grandement raison de louer ainsi l'œuvre du poète — je dis du poète, car Bruant semble dépasser de beaucoup le niveau du chansonnier : tous les critiques sont unanimes dans cette admiration et un de nos maîtres qu'on ne saurait, en littérature, ranger parmi les bénisseurs, Laurent Tailhade, ne craignait pas d'écrire dans une étude qui a pris place dans ses *Plâtres et Marbres* :

Bruant, comme tous les poètes véritables et les poètes doux, a, dans son œuvre si véridique, si amère, des coins de tendresse imprévus et délicieux. D'un trait cursif il marque l'émotion vive que sur l'intellect embryonnaire de ses personnages produisent l'éternelle beauté des choses et le retour du mois de mai.

Il découvre chez la fille du trottoir l'expression nette et juste qui met son pauvre chiffon de lettre au niveau des plus émouvantes élégies.

Artiste violent et contenu, il possède un champ de vision borné à dessein, mais par cela même d'une clarté sans pareille, un microcosme où s'inscrivent durement — comme les silhouettes noires sur la rubrique des poteries étrusques — les personnages qu'il a vus. Il connaît leurs émotions comme leurs appétits ; il connaît le mot inoubliable qui les fixe pour toujours (4).

Le troupeau des snobs qui goûtait, au « Mirliton », le plaisir très parisien, auquel ne faillaient point de s'associer provinciaux et étrangers, d'aller se faire accueillir et reconduire par les invectives que l'on sait, ne soupçonnait pas plus la beauté des chansons dont, docilement, il reprenait le refrain, qu'il ne connaissait la mentalité réelle de l'homme.

Sa brutalité, ses violences, comme son argot et son cos-

(3) Georges Cain : *Les Pierres de Paris*. Paris, E. Flammarion, s. d., in-8, p. 305-309.

(4) *Marbres et Plâtres*. Frontispice de Maurice de Lambert. Paris, Figuière s. d., in-12.

tume, faisaient partie du personnage qu'il s'était créé. Il « engueulait » le client, puisque le client aimait cela, et ce salut, dénué d'aménité, lui permettait ensuite de lui dire des vérités autrement dures que le couplet initial célébrant sa « gueule » et sa « binette ».

Nombreux assistaient, avec leurs « poules », — le mot n'était pas encore retrouvé, — à ces soirées du Mirliton, les petits « Fins de siècle » ; fort heureusement pour eux, on l'eût sorti sans nul ménagement, pas un ne songeait à « crâner » et à protester, à l'audition de ces invectives, rappelant, avec moins de rhétorique, un vers fameux du *Roi s'amuse* :

Tas d'inach'vés, tas d'avortons
Fabriqués avec des viand's veules,
Vos mères avaient donc pas d'tétons
Qu'a s'ont pas pu vous fair' des gueules ?
Vous êt's tous des fils de michets
Qu'on envoy' téter en nourrice,
C'est pour ça qu'vous êt's mal torchés...
Allez donc dir' qu'on vous finisse !

Sous cette violence apparente, se cachait un doux et un affectueux, dont l'affection était très sûre ; que de fois, ce masque tombé, ne le voyait-on pas, à la sortie, accompagner, à sa porte, sur le trottoir, le client qui s'en allait, s'il était de ses amis. En quelques mots brefs, mais qu'on sentait sincères, de tout son cœur, il s'associait à ses joies ou à ses tristesses.

Récemment, on me racontait, d'ailleurs, ce fait qui, paraît-il, se serait renouvelé souventes fois et qui prouve bien la bonté de Bruant.

Minable, la barbe datant de deux ou trois jours, le linge douteux, les « ribouis » crevassés, un pauvre diable se glissait au cabaret et, entre deux chansons, murmurait :

— J'suis chanteur, j'ai pas d'engagement et j'ai pas le rond ; j'ai pas bouffé. Vous n'pourriez pas faire quéqu' chose pour moi ?

— Ah ! tu dis qu' t'es chanteur... Eh bien, monte sur la table et vas-y de ta chanson. On verra bien si c'est vrai c'mensonge-là ?

Romance, couplets comiques ou réalistes, l' « audition » terminée, Bruant, prenant une assiette et y mettant ostensiblement une pièce de cent sous :

— T'nez, j'vais faire la quête : j'ai mis une thune, que chacun en fasse autant et v'là un pauvre crève-la-faim qu'aura d'quoi s'les caler et aller s'coucher...

L'assiette revenait pleine ; la prière de Bruant, c'était presque un ordre, et l'affamé sortait du Mirliton comme d'un rêve.

§

Aristide Bruant était né à Courtenay le 6 mai 1851. En tête de la nouvelle édition de *Dans la Rue*, en manière de préface, il évoque joliment ses souvenirs d'enfance. Si, plus tard, la campagne devait l'empêcher de travailler, le dépassant, dès ses premières années, par contre, il subit le charme de la nature, et, non sans émotion, le chansonnier vieilli revoyait le « petit gars » qu'il avait été :

Dès qu'il avait pu trotter, courir et gambader, il s'était mis à explorer les champs, les bois et la vallée. Du printemps à l'automne, il battait la plaine, fouillait les taillis et les buissons, humait avec délices l'odeur âcre et pénétrante des mille fleurettes épanouies autour de lui, galopait des après-midi entières et s'arrêtait seulement le soir lorsque la cloche tintait, en les espaçant, les trois coups de l'Angélus.

Alors, tandis que les rayons du soleil illuminaient le faite des grands peupliers, et que tout s'endormait au bord de la jolie rivière dont l'éternel cantique berçait sa jeune imagination, le petit gars restait là... ébloui, grisé par les senteurs de cette flore agreste qu'il lui semblait avoir respirées depuis toujours... Et de sa petite âme montait un hymne de joie naïve et de gratitude infinie.

C'est là une note inattendue pour ceux qui ne connaissent que livresquement le chansonnier et qui leur révèle

un côté de son âme et de son talent qu'ils ignoraient. De telles impressions forment et trahissent des poètes; dans plus d'une page des recueils de Bruant, il est resté quelque chose du petit gars.

Maintenant, il est en âge d'aller à l'école; le curé de la paroisse, « mélomane impénitent », y a organisé un cours de solfège. L'enfant a la voix juste et déjà bien timbrée, il ne se contente pas de remporter le premier prix de musique vocale : en même temps qu'il apprend du prêtre les premières notions du latin, il chante à la messe et aux vêpres du dimanche, entraînant et maintenant, « de sa voix déjà solide de baryton, le troupeau bêlant des fidèles que, depuis de longues années, on n'avait jamais réussi à faire chanter en mesure ».

La situation des parents était aisée. On put donc mettre le petit gars au lycée de Sens; grâce aux leçons de son professeur de plain-chant et de latin, il put entrer en sixième où, tout de suite, il tint honorablement sa place. S'il mordait aux lettres, il n'en était pas de même du calcul, si bien que l'année suivante, en cinquième, le professeur de mathématiques jurait ses grands dieux — nous avons tous connu un peu ça — « que personne ne ferait jamais rien d'un pareil cancre ».

Par contre, à titre de dédommagement, le professeur de quatrième, un malheureux, qui faisait sa classe « en robe d'agrégé pour cacher aux élèves sa redingote élimée et son héroïque misère », s'intéressa particulièrement à son élève dont les dispositions ne lui échappaient pas, corrigeant « volontiers les alexandrins que le jeune « potache » s'essayait d'écrire, lui expliquant les exigences et les beautés de la rime et s'appliquant à développer en lui le sens du rythme et de la cadence ».

Il y réussit pas mal, on put en juger plus tard. Malheureusement, comme tant d'autres, Aristide Bruant avait mangé son pain blanc le premier : en troisième des revers de fortune forçaient ses parents à le retirer du lycée, et, inter-

rompant ses études, à le placer en apprentissage chez un bijoutier de Belleville. Il fallait apprendre à gagner sa vie et rarement débuts furent aussi difficiles et aussi pénibles.

Vint la guerre de 1870, épisode que tait Bruant, mais relaté dans la brochure, devenue rare et plus souvent pillée que citée, d'Oscar Méténier, *Le chansonnier populaire Aristide Bruant* (5).

A dix-neuf ans, en 1870, il fait partie d'une compagnie franche, *les gars de Courtenay*, composée de soixante-dix lurons enthousiastes et commandée par un vieux sergent. Armés de fusils à piston, de pistolets d'arçon hors d'usage, ils forment l'héroïque projet d'arrêter l'envahisseur sous les murs de Courtenay et, en effet, ils mettent un beau soir en déroute les quatre uhlans d'avant-garde qui mettent les premiers le pied sur le territoire de la commune.

Mais dès le lendemain, des masses profondes surgissaient de toutes parts à l'horizon et, du fond des bois où le jeune héros s'est abrité avec ses compagnons, Bruant assiste avec effarement au défilé de l'armée de Frédéric-Charles, qui dure sans interruption trois jours et trois nuits.

Cette équipée n'eut d'autre résultat que de compliquer les choses. Le maire de Courtenay faillit être fusillé, mais le futur chansonnier garda de ce spectacle une impression profonde, un sentiment de colère dont on retrouve plus tard l'écho dans ses chansons de marche, *la Noire*, par exemple :

Frères, jurons sur ses appas
Que Bismarck n'y touchera pas.
Pour elle, à l'ombre du drapeau,
Nous nous ferons crever la peau!
Voilà pourquoi nous la chantons !
Vive la Noire et ses tétons !

Une chansonnette oubliée des débuts de Bruant était au surplus intitulée *Les gars de Courtenay*.

Rentré à Paris après la guerre, la bijouterie lâchée, il entra comme employé à la compagnie du Nord et, tout en

(5) Dessins de Steinlen, couverture illustrée reproduisant l'affiche de Toulouse-Lautrec, Paris, Au Mirliton 1893, in-12. — Suit une courte biographie de Méténier par Bruant.

faisant sa besogne de scribe, « seul, sans maître, il occupe ses instants de loisir à apprendre la musique, à s'essayer dans quelques compositions... il a une voix forte, bien timbrée, il a de l'allure, de la gueule » (c'est à nouveau une citation de Méténier). Il voudrait être artiste !

Les 3 francs 25 qu'il gagne par jour ne lui permettent guère, heureusement pour lui et pour nous, de connaître d'autres établissements que la crémérie, la gargote ou le bistro « où fréquentaient la plèbe et la gouape des faubourgs ».

Timide, un peu dépaysé, le nouvel « implanté » ne fut pas sans être un peu choqué par la trivialité du langage qu'il entendait parler autour de lui. Mais il s'y fit vite.

De même qu'il avait été séduit par l'élégance des langues mortes, de même il fut attiré par l'originalité de ce « jargon » primesautier, coloré, vivant, brutal, cynique, mais riche en métaphores pittoresques, en néologismes hardis et en harmonies imitatives. Spontanément, il se mit à « potasser » l'argot, ayant cette fois pour professeurs les ambulants de la rue rencontrés au cours de longues randonnées qu'il aimait à faire sur les boulevards extérieurs. Il s'y promenait surtout la nuit, quand brillaient les interminables rangées de becs de gaz, leurs sinistres à la clarté desquelles « truquait » le monde des filles, des pègres et des escarpes (6).

Il a compris la poésie de l'argot et du boulevard extérieur, il s'en imprègne et s'apprend à la traduire en des strophes dont certaines approcheront du chef-d'œuvre, il porte déjà en lui l'œuvre à venir, cependant que, dans les goguettes (ainsi devait débiter Jules Jouy), il allait chanter ses premières chansons.

L'équipée des gars de Courtenay ne l'a point libéré du service militaire : il fait le sien, à Melun, au 113^e d'infanterie, un héroïque régiment qui portait déjà sur son drapeau, aujourd'hui aux Invalides, des noms glorieux, et qui,

(6) *Quelques souvenirs d'Aristide Bruant.*

trois fois reconstitué, a été dissous à la suite de la guerre de 1914.

Aristide Bruant a composé, paroles et musique, la marche entraînant du 113^e, chantée pendant les grandes manœuvres (1880) et que les bataillons de 1914 entonnèrent encore en se rendant au feu :

V'là l'cent-treizièm' qui passe,
Bon Dieu ! quel Régiment !
Faut qu'ça pète ou qu'ça casse'
Quand il marche en avant ! (7)

Aussi, la personne de Bruant était-elle restée sacrée au 113^e : c'était une joie pour tous lorsqu'il pouvait assister à la fête du régiment, et, à un dîner de la Moskowa, société amicale des anciens du 113^e, le chansonnier ayant été empêché d'y assister, j'y avais pour voisin, représentant son père, notre camarade le lieutenant Bruant, « officier d'élite qui a fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de conscience ».

§

A sa sortie du régiment, Aristide Bruant n'est pas rentré à la compagnie du Nord. Connaissant déjà mieux qu'aucun les mœurs et le parler de la pègre, il se consacre à la chanson. S'il n'a pas encore trouvé sa voie véritable, plus d'un couplet la laisse cependant deviner. La finale de *Su' l'pavé* annonce *Dans la Rue* et y pourrait figurer :

Je n'sais pas c'qu'y aurait à faire,
Mais vrai, c'qu'on en voit d'la misère
Su' l'pavé !
Et j'prétends qu'dans l'siècle où nous sommes
On n'devrait pas voir autant d'hommes
Su' l'pavé !

Dans des goguettes, notamment à Belleville, aux « Trois

(7) *Le 113^e de ligne*, marche chantée par Aristide Bruant pendant les grandes manœuvres (1880), Paris, Aristide Bruant, auteur-éditeur, 91, rue de Belleville. Placard in-8.

Mousquetaires », chez Guédenay, il a connu l'encens et la griserie des applaudissements. Maintenant, il appartient au monde des concerts.

Chaque soir, à l'« Époque », beuglant proche de la place de la Bastille, il est rappelé avec frénésie; des tréteaux de meilleur aloi, la Scala et le pavillon de l'Horloge, ne tardent pas à servir sa jeune renommée. D'ailleurs, si « l'artiste » mérite ce succès, le chansonnier, dont le labeur est considérable, n'en est pas moins digne.

Le dernier verso du 113^e de ligne contient le « catalogue » déjà impressionnant « des chansons d'Aristide Bruant ». On n'en compte pas moins de soixante-dix que l'on chercherait en vain dans ses recueils. La plupart sont oubliées, quelques-unes, cependant, jouirent d'une grande vogue, et, passées à l'état de scies, furent chantées dans tous les quartiers de Paris, telles *D'la braise*, *Henri IV a découché*, *Nicolas n't'en va pas*, *Il n'peut pas*, *En r'montant* — que toute une génération de potaches et d'étudiants chanta « en r'montant l'boul'vard Saint-Michel ». Ces refrains d'un auteur dont le nom était inconnu commençaient à devenir populaires.

Amené au Chat Noir du boulevard Rochechouart par Marcel Legay, Bruant ne tarde pas à quitter le concert, où d'autres interpréteront ses œuvres, pour demeurer purement chansonnier, ne chantant lui-même ses chansons qu'au Chat Noir, où il adopte le costume de scène qu'il a porté jusqu'à sa mort : la veste de velours et le pantalon pris dans les bottes, la chemise et le foulard rouge, le large chapeau de feutre, ensemble, qui avec sa belle tête, pure de lignes comme le profil d'un camée, lui donnait un peu l'aspect d'un chouan résolu et attardé, égaré sur le boulevard extérieur.

Beaucoup plus tard, alors qu'il avait depuis longtemps renoncé au Mirliton et à sa pompe à bière — « et mauvaise ! » ainsi qu'il prenait soin de l'ajouter, à un confrère

qui s'étonnait de le voir rester fidèle à cette défroque surannée, il répondait :

— Mon costume ?... Il vient du boulevard !...

— Mais il est galvaudé à Paris et en province par vingt imitateurs...

— Si ça peut leur servir à gagner leur vie...

— Toi, lâche-le.

— Non. Il me semble que je déserterais quelque chose, que je serais ingrat envers cet « uniforme » qui a fait ma célébrité. Que je déserterais Lautrec et toute mon époque. Ah ! je deviens traditionaliste (8)...

Au Chat Noir, où je fis sa connaissance et où je l'entendis, à côté des chansons de quartier qui datent de cette époque, chanter *la Noire* et avec quelle maestria, Aristide Bruant avait apporté une chanson nouvelle, qui ne fut pas étrangère à la vogue du cabaret de Rodolphe Salis. Cette romance, si elle ne figure pas dans l'œuvre de Bruant, est demeurée populaire ; trente ans après, on pouvait, en province, l'entendre chanter en chœur, dans les rues, par des calicots et des garçons épiciers revenant, la nuit, un peu avinés, d'une « assemblée » voisine. Certainement, s'ils connaissaient le nom de Bruant, ils ignoraient profondément celui de Salis, et le cabaret du boulevard Rochouart, mort « hostellerie » rue Victor-Massé, demeurerait pour eux lettre morte.

Le *Chat Noir* du 9 août 1884 en a publié le texte, en le faisant précéder de ce « chapeau » :

LA BALLADE DU CHAT NOIR

Aristide Bruant, l'auteur du 113^e, la chanson-marche adoptée par tous les régiments de ligne, vient de faire paraître la *Ballade du Chat Noir*.

Cette chanson écrite dans le style populaire dont notre ami a le secret sera certainement le *clou* de l'année.

(8) Michel Georges-Michel : *Bruant et son époque*, « Comœdia », 13 fév. 1925.

Elle est interprétée tous les soirs au Pavillon de l'Horloge par *Bonnet*, l'artiste consciencieux que l'on sait.

Bruant est d'ailleurs l'un des favoris du succès : les meilleures scies parisiennes sont de lui, et quand nous aurons dit qu'il est l'auteur de *Henri IV a découché*, *En r'montant l'Boul'vard Saint-Michel*, *Il n'peut pas lâcher la Colonne*, *C'est pas vrai*, *La Chaussée Clignancourt*, *D'la braise* ! etc., etc., nous pouvons souhaiter bon voyage à son nouveau refrain :

Je cherche fortune
Autour du *Chat Noir*,
Au clair de la lune
A Montmartre le soir !

La lune était moins claire
Lorsque je rencontrai
Mademoiselle Claire
A qui je murmurai :
« Comment vas tu, la belle ?
— Et vous ? — Très bien, merci.
— A propos, me dit-elle,
Que cherchez-vous ici ? »

Au refrain.

La lune était plus sombre
En haut les chats braillaient,
Quand j'aperçus dans l'ombre,
Deux grands yeux qui brillaient.
Une voix de rogomme
Me cria : « Nom d'un chien !
Je vous y prends, jeune homme !
Que faites-vous ? — Moi... Rien !... »

Au refrain.

La lune était obscure
Quand on me transborda
Dans une préfecture,
Où l'on me demanda :
« Etes-vous journaliste,
Peintre, sculpteur, rentier,
Poète ou pianiste ?...
Quel est votre métier ? »

Au refrain.

Les « Refrains du Chat Noir » ne tardèrent pas à être

publiés à part à la diligence d'Aristide Bruant. Salis en autorisa la vente au cabaret. Chaque chanson était vendue 50 centimes, Bruant n'en touchant que 35, le surplus était abandonné à Albert Tinchant, cet ancien élève de Jules Lemaître, poète devenu pianiste, qui était chargé de la vente (9).

Puis, brusquement, les réclames cessèrent dans le *Chat Noir* en faveur de Bruant : ce n'était pas encore la brouille, mais il y avait là comme la preuve d'une de ces mesquines jalousies dont le monde des lettres n'est pas exempt. En février 1916, profitant d'un moment d'accalmie dans le service des réquisitions, j'écrivis à Aristide Bruant, tant pour lui demander des nouvelles de son fils, dont je venais d'apprendre la blessure, que pour être fixé sur ce petit point d'histoire littéraire.

La réponse, charmante et trahissant la belle conduite du lieutenant et l'angoisse du père, ne se fit pas attendre. Elle trahissait également sa modestie et, en quelques lignes, évoquait un passé déjà lointain :

Hôtel Suisse

Nice

le 17 février 1916.

Mon cher ami,

En plus d'une balle dans l'aire, qu'il a fallu extraire en octobre 1914, le lieutenant Bruant, aujourd'hui capitaine, a reçu trois balles dans le bras gauche ; la dernière, fin novembre, entrée sous l'aisselle est sortie à côté de l'omoplate, intéressant les nerfs ; une première opération, faite à Lyon en octobre 1914, n'avait pas

(9) Pour les collectionneurs, cette indication :

LES REFRAINS DU CHAT NOIR
PAR ARISTIDE BRUANT

- | | |
|--|------------------------------|
| N ^o 1 — La Ballade du Chat Noir | N ^o 6 — Alleluia. |
| 2 — A Batignolles. | 7 — Serrez vos rangs. |
| 3 — V'là le choléra qu'arrive. | 8 — Le Trompette. |
| 4 — A la Villette. | 9 — Marche des dos. |
| 5 — Le refrain de Maigriou. | 10 — A Montparnasse. |

Chaque numéro, 50 centimes, franco, contre un mandat ou timbres-poste, Paris, Aristide Bruant, auteur-éditeur, 91, rue de Belleville. (*Le Chat Noir*, 20 décembre 1884.)

réussi convenablement, presque tous les doigts étaient restés inertes. Il a donc fallu recourir à une nouvelle intervention chirurgicale qui a eu lieu la semaine dernière à l'hôpital Buffon, rue (boulevard) Pasteur à Paris.

L'opération a consisté en : ablation de 3 centimètres de tronc médian, puis rapprochement par élasticité et suture.

On annonce la guérison comme certaine, mais il faudra, paraît-il, des mois ! Espérons.

Passons maintenant à Mont-Martre.

C'est en 1884, en été, que je suis venu pour la première fois au *Chat Noir*. Je chantais alors à l'Horloge, aux Champs-Élysées, et vous vous trompez en croyant que je pouvais porter ombrage. Non, j'étais considéré comme un simple cabot de café concé et, par conséquent, peu dangereux, mais comme je faisais recette Salis m'autorisait à chanter mes chansons, tout en me laissant payer mes bocks.

Voilà, mon cher ami. Si je puis encore vous être utile, ne vous gênez pas, usez et abusez, je suis entièrement à votre disposition.

Avec mes sentiments les meilleurs, je vous envoie l'expression de mon affectueuse sympathie.

ARISTIDE BRUANT.

J'ignore ce qu'est devenu Bourgoïn. Je n'en ai pas entendu parler depuis bien longtemps.

J'ai laissé subsister jusqu'au post-scriptum de cette lettre, parce que, lui aussi, révèle la solidité des affections de Bruant. Notre ami Georges Bourgoïn, de préfet devenu percepteur, était un ancien camarade de Bruant au lycée de Sens, esprit des plus distingués, d'ailleurs, et rien n'était aussi touchant que l'amitié qui unissait les deux hommes que la vie avait dirigés dans des sens si différents. Jamais je ne voyais l'un sans qu'il me demandât des nouvelles de l'autre.

§

Un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes ! Un pantalon de velours à côtes que complète (*sic*) un gilet à revers et une veste à boutons de métal ! un cache nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps ! Sous un vaste chapeau à la

va-te faire-lanlaire, la tête, belle et douce, d'un Chouan résolu. Le passant, inquiet, s'arrête et interroge :

— Bon Dieu ! qu'est-ce que c'est encore que celui-là !

Celui-là c'est Montmartre, Montmartre tout entier, qui prend le frais devant sa porte : Aristide Bruant, l'auteur de *Saint-Lazare*, né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851.

Sous la signature omnibus de « Pierre et Paul », qui aurait, cette fois-là, couvert de son loup l'amusante figure de Courteline, par cette brève et désinvolté présentation, débute, dans les *Hommes d'aujourd'hui*, la biographie d'Aristide Bruant.

Un soir de juin 1885, en effet, « le Chat, le grand Chat Noir, roi de Montmartre (au temps des verbes près, c'est une citation de Louis Marsolleau) avait changé de demeure. Il avait quitté, pour n'y plus revenir, drapeaux au vent, musique en tête, le boulevard Rochechouart, et s'en était venu, rue de Laval, en son hôtel, parmi les peintures, les marbres sculptés et les fleurs (10) ».

On sait comment la rue de Laval devint bientôt la rue Victor-Massé, malgré les protestations et les bandes de calicot qu'amena ce changement de nom. Quant à l'ancien bureau de poste du boulevard Rochechouart, loin d'être à nouveau désaffecté, il resta cabaret et se contenta de changer d'enseigne. Bruant s'y était aussitôt installé et y avait ouvert le « Mirliton ».

Le *Parce Domine* ayant été transporté à dos d'« académiciens » (Salis en avait fait revêtir l'uniforme à ses garçons), à l'hôtellerie, rien ne restait des œuvres d'art et du mobilier qui garnissait l'ancien *Chat Noir*, rien, sauf une chaise Louis XIII que Salis avait oubliée et qu'il eut l'imprudence de réclamer. Bruant la suspendit au plafond en guise de lustre, et elle donna naissance à cette scie que l'Elysée-Montmartre ne tarda pas à transformer en quadrille :

Ah ! mesdames, qu'on est à l'aise
Quand on est assis sur la chaise Louis Treize !

(10) *Le Chat Noir*, 20 juin 1885.

Elle est à Rodolphe et cependant
Pour s'asseoir dessus faut aller chez Bruant

Bruant n'était pas « roi de Montmartre », ainsi que s'intitulait Salis, il était même plus que « Montmartre tout entier », il était tous les quartiers et les faubourgs de la banlieue : Saint-Ouen était un de ses fiefs, et non des moins aimés. N'y avait-il pas là, plus qu'ailleurs, des petiots qui grelottaient et des irréguliers victimes de l'iniquité sociale, ces « esclaves ivres », capables d'une bonne action autant que d'un crime, ayant eux aussi leur « chevalerie », sachant être galants hommes à leur manière, et dont les compagnes, si méprisables semblaient-elles, n'avaient point tout à fait abdiqué la petite fleur bleue !

Un jour qu'il faisait pas beau,
Pas ben loin du bord de l'eau,
Près d'la Seine ;
Là où qu'il pouss' des moissons
De culs d'bouteill's et d'tessons
Dans la plaine ;
Ma mèr' m'a fait dans un coin,
A Saint-Ouen.

Tous ceux d'une génération qui s'en va ont connu le Mirliton de Bruant, mais ce sont, aujourd'hui, des « survivants ». Combien de morts parmi ceux qui le fréquentèrent, et Méténier et Tailhade, qui le premier l'y conduisit, et qui a brossé de cette nouvelle hypostase du cabaret du boulevard Rochechouart ce vivant tableau :

Le monde y vint, élégant et nombreux, toute une piaffe d'équipage, de viveurs et de femmes habillées. Cela était à la fois très peuple et très fashionable, comme sans doute les Porcherons, au XVIII^e siècle, ou les petits théâtres du second Empire.

Les belles dames qui se risquaient là, dans un joli geste quelque peu timide et quelque peu osé, y prenaient place néanmoins sans trop de crainte, car elles n'ignoraient pas que — pour citer un mot de Chamfort — « la bonne compagnie était en cet endroit comme partout ailleurs, et la mauvaise excellente ».

Debout sur une table, Aristide Bruant vociférait les couplets

argotiques, invectivait l'au litoire, se promenait de long en large à travers les chopes et sur la tête des clients. Il obligeait les visiteurs à chanter avec lui dans un terrible unisson, à escalader les tables grandes comme un mouchoir de poche ; il bousculait sans égards les messieurs ventripotents, éconduisait les goujats, défendait à coups de poing et d'invectives sa porte contre les alphonsses, les poivrots, les femmes seules et les femmes saoules, ne permettait pas au premier venu de gobelotter dans son hôtellerie⁽¹¹⁾.

C'était une terrible besogne que de maintenir un semblant d'ordre dans ce désordre. La salle débordait, on était empilé jusque dans l'étroit cagibi qu'au temps de Salis on avait baptisé l'« Institut ». Les chaises étaient tellement les unes contre les autres qu'on ne pouvait faire un mouvement ou chercher à les déplacer ou à prendre un peu d'aise sans heurter quelqu'un derrière soi, empilement qui parfois ne laissait point d'être plaisant. Ainsi, un soir :

— Pardon, Monsieur, j'ai des genoux, hasarda, douce, une voix de femme.

Je me retournai pour m'excuser et nous éclatâmes de rire. C'était Gabrielle Fleury, qui devait profiter des leçons qu'elle prenait inconsciemment des chansons de Bruant dont lui parvenaient des bribes. En 1897, elle fit, au « Grand Guignol », une inoubliable création du personnage de Violette, dans ce drame angoissant d'Oscar Méténier, *Lui*, ce cycle de l'enfer que n'avait point prévu le Dante.

Alors qu'Eugène Sue écrivait de chic ses *Mystères de Paris*, ne connaissant guère de l'argot que ce qu'en avait écrit Vidocq (ou plutôt avait-il prêté son nom), inventant quand il ne savait pas, comme il imagina de toutes pièces cette auberge du Lapin blanc qui, plus tard, fut, à l'usage des bourgeois désireux de visiter les dessous de Paris, agencée d'après la description du romancier, nul, autant que Bruant, ne connaissait nos bas-fonds, n'en avait étudié les mœurs et le parler, qu'il notait au jour le jour.

La comparaison et le parallèle font, comme la *Lettre de*

(11) *Plâtres et Marbres*, p. 36-37.

Fénelon à l'*Académie Française*, partie de notre méthode d'enseignement. On ne saurait, tout uniment, reconnaître l'originalité d'un écrivain, il faut, coûte que coûte, le rattacher à un autre, lui trouver des atavismes littéraires, établir son « hérédité », quand ce ne sont pas des tares. Heureux encore, quand on ne cherche pas à démontrer qu'il ne fut qu'un prête-nom et qu'il n'a pas écrit ses ouvrages. On connaît l'antienne : Bacon ou lord Rutland, tels sont les auteurs des œuvres de Shakespeare, la cryptographie s'en mêle et de ce long débat peut-être demeurera-t-il seulement une ballade vengeresse de M. Jules de Marthold, à la condition qu'il consente à la publier :

Bacon, dit l'un, qui se croit fort.
Un autre autrement l'écussonne...
Toi, reste boucher de Stratford,
Tes œuvres ne sont de personne.

Fidèle à cette méthode, on a voulu trouver à Bruant des précurseurs, — ses Hégésippe Simon — et on a nommé Auguste de Châtillon, André Gill et Louis de Gramont. Pauvre Châtillon, peintre non sans talent qui, en une vieillesse qui fut calamiteuse, survécut longtemps au cénacle romantique qui l'avait connu jeune et glorieux, chanteur heureusement inspiré des derniers moulins de Montmartre, il ne méritait pas ce méchef que le seul poème qui ait subsisté d'un recueil oublié soit cette fantaisie, amusante mais sans portée, *la Levrette en paletot*. Vouloir en faire dériver l'œuvre poignante de Bruant, quel pavé de l'ours, capable d'écraser sous son poids de plus résistants ! Qu'on relise *la Levrette*, blquette sans prétention, qui divertit parce qu'elle apportait une note relativement nouvelle — n'avions-nous pas eu Vadé et toute la poésie poissarde ? — mais elle ne contient même pas un seul mot d'argot.

Quant aux poèmes, qu'ils aient été de Louis de Gramont ou de Gill, composant les deux premières éditions, si différentes l'une de l'autre, de la *Muse à Bibi* (12), des mots

(12) Cf. *Merçure de France*, 15 octobre 1924.

d'argot y ont bien été plaqués, empruntés aux dictionnaires de Delvau ou de Larchey plutôt qu'au parler surpris dans la rue des mauvais garçons de la Villette ou de Ménilmontant, mais la ressemblance, si ressemblance il y a, s'arrête là. Au lieu du cri de pitié, du glas de misère, de l'invective de révolte, qui rendent vivantes et vraiment belles les chansons de Bruant et qui lui valurent l'admiration et la fraternelle amitié de grands cœurs, telle Séverine, tout juste trouve-t-on des poèmes plus ou moins longs, souvent trop longs, où Jacques Prolo est « blagué » plus que pourtrait. Saurait-on dans ce pochard qui invective contre la lune retrouver un miséreux de Bruant ? Leurs personnages tiennent du « sublime » plus que de l'escarpe. Ils évoquent « Mes Bottes » et pas autre chose.

Reste une œuvre d'une qualité supérieure, œuvre de poète et œuvre d'artiste, la *Chanson des Gueux* de Richepin. Ici le rapprochement est légitime et s'impose. Sans vouloir diminuer en rien les qualités d'un livre charmant qui fut un ravissement pour ceux qui le lurent en leur avril, on peut dire qu'en raison même de ces qualités la *Chanson des Gueux* diffère profondément des chansons de Bruant, laissant à celles-ci, au point de vue humain, une incontestable supériorité. Virtuose d'une extraordinaire habileté, Richepin a multiplié les trouvailles, semé dans ses rimes et dans ses rythmes une délicieuse fantaisie, émaillé le classicisme de sa phrase, muscade et cayenne combinés, de ce qu'il fallait d'argot pour en relever le goût. Mais, par son excellence même, tout cela est trop littéraire, le « rhétoriqueur » apparaît, d'une surprenante dextérité, mais rhétoriqueur.

Ses personnages sont amusants, drôlement campés, font à la société, qui s'esclaffa plus qu'elle ne s'indigna, un pied de nez moqueur. Ils semblent toutefois appartenir à l'imagination du poète plus qu'à la réalité. La pitié manque, comme aussi le cri de haine et de révolte.

Bruant, lui, s'est au contraire penché sur ce flot, défer-

lant sous ses yeux, du crépuscule à l'aube des misères humaines, misères morales et misères physiques ; il a entendu, compris et rendu le thrène gémissant du misérable qui grelotte de froid et de faim : « C'est-i la fiève ou ben la faim ? », le lamento de la pierreuse, la vendeuse d'amour au rabais, enfermée, le cœur chaviré, à Saint-Lazare. C'est là une transposition et d'un art parfait. Son chevalier ne s'appelle point des Grieux, un « surin » remplace pour lui l'épée à fine coquille ; pourtant, aussi bien dans le honteux immeuble du faubourg Saint-Denis que dans la charrette, entourée d'archers, qui conduit au Havre-de-Grâce, où on les embarquera pour l'Amérique, les « femmes du monde », nous la connaissons celle qui écrit de la prison à son « pauvre Polyte » : elle s'appelle Manon, et Manon n'a jamais rien écrit d'aussi touchant.

Les « filles » de Bruant ! malgré soi on songe à Toulouse-Lautrec qui, lui aussi, les a vues et les a dessinées, et l'œuvre du peintre contient une part égale de tristesse, et sa portée philosophique n'est pas moindre.

Il les a vues plâtrées, affaissées, ruinées qu'il nous montre et qui sont comme les plaies vivantes d'une société mauvaise auprès de laquelle il nous faut vivre ; loin de cacher ces plaies, il les étale au soleil et les expose dans leur crudité. Pour les noceurs avilis, brûlés par l'absinthe ou qui en reçoivent comme le vert reflet, il fait de même. Il ne voit pas « gai », il voit « juste » (13).

Ce qui s'applique au peintre s'applique également au chansonnier, dont trois affiches de Lautrec constituent de si vivants portraits.

Sa pitié ne va pas seulement à la fille emprisonnée.

Ce « cocardier » — ce n'est pas un reproche — qui a si bellement chanté son régiment et au 113^e de ligne a joint *la Noire* et *Serrons nos rangs*, avec une géniale seconde vue telle qu'on a peine à croire qu'il n'y soit point passé lui-

(13) H. Maindron : *Les Affiches illustrées*, Paris, G. Boudet, 1896, in-8, p. 110.

même, a divulgué et stigmatisé, avant que la presse s'en mêlât, les horreurs des bagnes militaires :

A Biribi c'est là qu'on crève
 De soif et d'faim,
 C'est là qu'il faut marnier sans trêve,
 Jusqu'à la fin !...
 Le soir on pense à la famille
 Sous le gourbi...
 On pleure encor' quand on roupille
 A Biribi.

 On est sauvag', lâche et féroce,
 Quand on revient...
 Si par hasard on fait un gosse,
 On se souvient...
 On aim'rait mieux, quand on s'appelle
 C'qu'on a subi,
 Voir son enfant à la Nouvelle
 Qu'à Biribi.

Sans doute, ils ne sont pas très recommandables, les héros de Bruant, mais est-ce leur faute s'ils sont nés comme des champignons sur le fumier ? Ils ignorent le plus souvent l'honnêteté, mais où l'auraient-ils apprise : sur le trottoir, chez le bistro qui a tôt fait de devenir recéleur, ou dans les taillis du Bois de Boulogne ?

Au reste, valent-ils beaucoup mieux et sont-ils plus intéressants, les promeneurs attardés, rôdeurs d'une autre espèce, qui, la nuit tombée, cherchent aventure, par les futaies, entre la Cascade et la Porte-Dauphine ? Les déesses, auxquelles ils voudraient « encore enlever des ceintures », les ont depuis longtemps abandonnées à leurs compagnons ; et il n'y a pas à s'étonner si, entre leurs mains, ces ceintures ont tôt fait de devenir une arme redoutable :

Alors c'est l'heur' du rendez-vous
 Des purotins et des filous
 Et des escarp' et des marlous
 Qu'ont pas d'besogne,
 Et qui s'en vont toujours par trois
 Derrière les vieux salauds d'bourgeois

Leur fair' le coup du pèr' François,
Au bois d'Boulogne.

On le remarquera, malgré la violence de l'expression, nécessaire en de tels poèmes, Aristide Bruant est et demeure un poète chaste. À ces dévoyées que font défiler devant nous les chansons de quartier, leur triste métier semble apparaître comme une inéluctable nécessité : elles subissent le michet sans plaisir, plutôt avec répulsion, le conduisant au garni comme on va à l'atelier. Cette admirable eau-forte de Rops : « Le vol et la prostitution dominant le monde », pourrait servir de frontispice aux chansons de Bruant, à côté des inquiétants croquis de Toulouse-Lautrec et de Steinlen. N'a-t-il pas eu la chance singulière de trouver des artistes capables d'illustrer son œuvre page par page, quand ils ne l'ont pas synthétisée en un dessin d'un faire plus large, où seule apparaît une tête de fille, éloquente comme un symbole ?

Alors que, le plus communément, la chanson de café-concert — aujourd'hui détrônée par le cinéma — et, trop souvent, la chanson de cabaret reposent sur des sous-entendus à peine voilés, aucun émoi charnel n'émane de l'œuvre de Bruant. Ce n'est pas le nu du modèle dans l'atelier, mais plus chaste encore celui des planches d'un traité d'anatomie.

Le poète dit, et crûment, ce qu'il veut dire. Pourtant, dans sa brutalité, son langage est sain. Il ignore le verre des boudoirs de Mendès et leurs cantharides, ainsi qu'il ignore les men songes des paradis artificiels.

L'amour tient peu de place dans son œuvre. Le premier fut toujours le meilleur, celui dont hommes et femmes ont gardé la plus douce souvenance :

Ma rosse
De gosse !...
- Elle allait qu'équ'fois aux fortifs,
Avec un ruban dans ses tifs
Et des faveurs à sa liquette ;
All'tait déjà vache et coquette...

A garçonnait dans les fossés,
 Alle en avait jamais assez...

Les fortifs, mais pour les gigolettes et leurs gigolos, pour les gosses comme pour les vieux, pour les « chemineux d'la ville », c'était le paradis terrestre, le vrai, le seul qui leur fût accessible. Aussi quelle émotion dès qu'on parla de les démolir.

Les fortifs !... C'est la joi' des mômes,
 Des malheureux p'tits purotains
 Qui peuv'nt pas courir dans les chaumes,
 Parc'qu'i's sont des enfants d'putains ;
 Parc' que jamais leur moman gagne
 Assez pour payer les ch'mins d'fer,
 Et qu'i's n'vont pas à la campagne
 Mett' leur petit cul au grand air...

Les fortifs !... C'est aussi l'asile
 Des vaincus, des aînés, des vieux
 Qui, n'ayant mêm' pus d'domicile,
 Vienn'nt se coucher... là, sous les cieux...
 Et, souvent, dans les nuits sereines,
 Su' l'talus, qui leur sert de pieu,
 I's rêv'nt que c'est la fin d'leurs peines
 Et qu'i' sont partis chez l'bon Dieu...

Même à l'hôtel garni, en dépit de la puanteur de l'escalier et de la sentine de l'évier — *A Saint-Lazare* en témoigne — ces tristes amours conservent quelque chose de pur. Ni un mot, ni une allusion n'en ternissent les interlignes. La pensionnaire d'un couvent n'imposerait pas plus de retenue à ses épanchements épistolaires.

Coppée — c'est intentionnellement que je le cite — avait le culte des humbles, Bruant se rapproche de lui par certains côtés : à son indulgence pour les malheureux et les parias se joint une dilection particulière pour les plus innocentes victimes de notre barbarie qui se prétend civilisée, ses grands souffre-douleurs, les enfants et les chiens.

Cette pièce par quoi s'ouvre le troisième volume de *Dans la Rue* et qu'illustra Poulbot — pouvait-on mieux choisir ?

— est charmante. On oublie et la chemise et le cache-nez rouge, et Saint-Lazare et la Roquette, quelques vocables argotiques certifient l'origine. Mais que de douceur attendrie !

LES LOUPIOTS

C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.
Sans gâteaux, sans joujoux, sans fringues,
Et quelquefois sans pantalons,
Ils vont, dans de vieilles redingues
Qui leur tombent sur les talons.
Ils traînent, dans des philosophes,
Leurs petits pieds endoloris,
Serrés dans de vagues étoffes...
Chaussettes russes de Paris !
Ils se réchauffent dans les bouges
Noircis par des quinquets fumeux,
Avec des bandits et des gouges
Qui furent des loupiots comme eux.
Ils naissent au fond des impasses,
Et dorment dans les lits communs
Où les daronnes font des passes
Avec les autres et les uns...
Mais ces chérubins faméliques,
Qui vivent avec ces damnés,
Ont de longs regards angéliques,
Dans leurs grands châsses étonnés.
Et quand ils meurent dans ces fanges,
Ils vont, tout droit, au paradis,
Car ces petits-là sont les anges
Des ruelles et des taudis.
C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.

Ainsi, suivant le mot du *Matin*, le poète prouvait-il

« que la fange peut, comme l'eau de la source, refléter le ciel » (14).

Il ne lui suffit pas d'avoir chanté *Les Quat'Pattes*, « les voyous, les clebs ed' barrière » ; à nouveau, sous le titre *Les braves gens*, il les célébra :

Chiens de Paris, chiens de province,
Chiens de riches... de puotains,
Chiens de manants ou chiens de prince,
Chiens de bigotes... de putains,
Chiens errants ou chiens à l'attache,
Et vous, courageux chiens d'agents
Qui faites la chasse à l'apache...
Tous les chiens sont de braves gens ! (15)

En dehors de la pitié, de l'indulgence, et aussi des colères — tout dépend des tempéraments et des moments — que doit soulever l'œuvre de Bruant chez quiconque la comprend et la goûte, une philosophie s'en dégage, résignée et désabusée. C'est le côtier — il a disparu avec les omnibus — le pauvre vieux qui vit d'un salaire de famine, le dernier qu'il puisse « toucher, et qui interpellant son cheval, vieux comme lui, et qui, comme lui, n'est « plus bon qu'à travailler », se pose cet insoluble problème :

Ça t'étonn'?... ben vrai, tu m'épates :
C'est la vi'... faut porter l'licou
Tant qu'on tient un peu su' ses pattes
Et tant qu'on peut en foute un coup.
Et pis après, c'est la grand'sorgue,
Toi, tu t'en iras chez Maquart,
Moi, j'irai p'têt ben à la Morgue,
Ou ben ailleurs... ou ben aut'part.

(14) 12 février 1915.

(15) A ce sujet, une anecdote. Elle égaiera un peu ces notes qui ne sauraient être toujours des références bibliographiques. C'était un soir, dans un restaurant de la rue La Rochefoucauld ; à la table voisine, un homme d'un certain âge dinait à côté d'une poule qui, outrageusement maquillée, se défendait avec l'énergie du désespoir contre la quarantaine depuis longtemps dépassée. Sur ses genoux, un affreux roquet dont elle n'avait pas consenti à se séparer.

— Et comment appelles-tu ton chien ?

— Cleb.

— Drôle de nom... Pourquoi l'appelles-tu Cleb ?

— Es-tu bête : ça veut dire chien en anglais.

§

Mais, dès que sonnaient deux heures du matin, Bruant mettait tout le monde à la porte, sifflait ses chiens, empoignait son bâton de toucheur de bœufs et, sa limousine sur l'épaule, grimpait bien vite « là-haut », 16, rue Cortot, dans son trou de feuilles, en plein bois... pour se désintoxiquer de la fumée, des hurlements des poivrots, des « galopins », de la sottise humaine... pour dormir à l'air et composer ses chansons en écoutant siffler les merles et chanter les fauvettes, dans les lilas de son « parc », — un parc de plus de 6.000 mètres (16) !

La maison de Bruant a depuis plus de quinze ans disparu, et au coin de la rue des Saules et de la rue Cortot a été remplacée par un coquet hôtel particulier, qui, lui au moins, ne défigure pas la Butte. C'était une des nombreuses et problématiques résidences que la légende prêtait à Gabrielle d'Estrées, et il faut soupçonner de quelque imagination Oscar Méténier, qui n'avait point sous les yeux un rapport de police — il savait à merveille les utiliser — lorsqu'il fait habiter, « il y a quelques siècles », le « château des Saules », par Ignace de Loyola et les premiers jésuites. Cette fantaisie historique lui permet, il est vrai, de faire coucher le chansonnier populaire, dont une plaque à la lourde porte attestait la présence réelle, dans le chœur de la chapelle des jésuites et procéder à ses ablutions dans l'ancienne sacristie. C'est là ajouter un peu de pittoresque au logis, qui, par lui-même, en avait déjà suffisamment.

Derrière la maison, écrivait Méténier, et sur la pente nord de la Butte, un vaste clos, terminé par une merveilleuse charmille qui conduit à une salle à manger d'été construite en planches et tapissée d'affiches multicolores. Des plantes grimpantes recouvrent le tout et forment un dôme naturel qui font de cette installation un séjour embaumé et toujours frais, même dans les plus chaudes journées de l'été.

Non loin de là, les communs, la cuisine, l'office, la chambre

(16) Georges Cain, *op. cit.*, p. 313-314.

de François, à la fois jardinier, valet de chambre et sommelier ; plus loin le chenil, le pigeonnier et le toit à cochon (17)...

Là, en ce coin de Montmartre où on se serait cru à dix lieues de Paris, sous le dais de verdure que formaient des arbres séculaires, ormes, peupliers, chênes, parfumé au printemps par l'odeur fine et pénétrante des tilleuls où pépiaient des oiseaux, Aristide Bruant menait une existence calme, bourgeoise, presque campagnarde.

Il se lève tard, fait un tour de jardin en sabots et veste du matin, suivi de ses chiens, puis déjeune. Le couvert est toujours mis pour les camarades qui ne reculent pas devant une ascension matinale ; n'ai-je pas dit déjà que Bruant est le plus affable et le plus dévoué des amis ?

Puis Bruant passe selon la saison dans son cabinet ou dans sa salle à manger d'été, s'assied devant son piano ou devant sa table et se met à l'œuvre.

— Il n'y a que dans ce décor, dit-il, au milieu de ce grand calme, que l'inspiration me vient.

Disons un mot de son procédé de travail ; Bruant n'invente rien, mais si une idée, un mot, fait surgir en lui un sujet de chanson, il y pense longuement ; il coupe mentalement ses couplets, puis il écrit.

Parfois la chanson vient d'un seul jet ; le plus souvent, il l'écrit dix fois avant de se déclarer satisfait et de la fixer dans une forme définitive. S'il doit employer un mot d'argot, il s'enquiert, s'assure qu'il est encore dans la circulation, qu'il n'a pas été remplacé par un plus neuf. Il a le souci de l'exactitude poussé au suprême degré ; il veut être actuel, précis. Rien n'égale sa joie de découvrir le premier un vocable nouveau et d'en user. De là, cette intensité d'expression, si frappante dans la moindre de ses œuvres.

A six heures, Bruant dîne très légèrement ; il fait son « lézard » jusqu'à neuf. Alors il s'habille, endosse à regret sa veste de velours à côtes, chausse ses bottes, jette son grand manteau sur ses épaules, se coiffe de son vaste chapeau et descend au cabaret d'où il remonte à deux heures du matin (18).

(17) Méténier, *op. cit.*, p. 28.

(18) Méténier, *op. cit.*, p. 29-30.

Il est bon de le répéter, Aristide Bruant est plus qu'un chansonnier, c'est un poète qui a su mélanger dans son œuvre « les audaces les plus argotiques aux plus profondes visions ».

Il y a du « mauvais garçon » dans ce poète sans gêne, mais non sans souci, car ce qu'il a vu lui a donné une grande pitié pour ceux d'en bas, et soufflé contre ceux d'en haut une blague virulente (19).

François Coppée, ce fin et ce délicat, et cet affectueux aussi, ne s'y trompait pas, lorsque en 1891 il écrivait au comité de la Société des gens de lettres pour appuyer la candidature d'Aristide Bruant, dont il était un des parrains, cette apostille reproduite en fac-similé en tête de la nouvelle édition de *Dans la Rue* :

C'est avec plaisir que je présente à mes chers confrères du Comité des Gens de Lettres le bon chansonnier Aristide Bruant, et que je lui sers de parrain. Je fais grand cas de l'auteur de *Dans la Rue* et je le tiens pour un descendant, en ligne directe et légitime, de notre Villon. Rien de « livresque », rien d'artificiel, dans ses vers, d'un jet si naturel, d'un accent si populaire. En sortant de la « chambre des horreurs » de son livre, on emporte cette pensée, triste et consolante à la fois, que le vice et le crime connaissent la souffrance et que les monstres sont à plaindre. Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche son inspiration dans le ruisseau ; mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié.

FRANÇOIS COPPÉE.

Paris, 21 avril 1891.

En 1895, désireux de prendre quelque repos, car le métier de cabaretier lui paraissait fatigant et il avait assez de ce cabotinage quotidien, Aristide Bruant céda le *Mirliton*, après l'avoir dirigé lui-même dix ans. Il cessa de chanter, laissant à d'autres le soin d'interpréter son œuvre qu'il poursuivait. En 1900, il reparut boulevard Beaumarchais,

(19) Pierre Vrignault : *Anthologie de la Chanson française*. Paris, Delagrave, s. d. in-12, p. 417.

sur la scène du concert de l'Epoque, théâtre de ses débuts, dont il était devenu propriétaire depuis 1898, et ce fut la triomphale série d'auditions de l'Empire, couronnement de sa vieillesse, qu'allait suivre un nouvel engagement, lorsqu'une brusque crise d'angine de poitrine enleva, dans sa soixante-treizième année, le chansonnier qu'avait déjà durement atteint la mort glorieuse du capitaine Bruant.

La levée du corps eut lieu, rue Christiani, le 13 février 1925, au milieu d'une affluence considérable de personnalités littéraires et artistiques, par « un de ces matins ternes de Paris que le disparu évoquait jadis en images dures comme gravées à l'eau forte... Celui qui remplit Paris d'une clameur éternellement revendicatrice, nota *Comœdia*, est parti discrètement, silencieusement, en homme du monde » (20).

Le cercueil, couvert de fleurs, fut transporté à Subligny, à un kilomètre de Sens, où il fut, dans le cours de l'après-midi, placé dans un caveau de famille.

Aristide Bruant — à part quelques envieux — laissait d'unanimes regrets, et nul ne les exprima peut-être avec autant d'émotion qu'Yvette Guilbert, qui avait été pour lui une admirable interprète, dans un article de *Paris-Soir* intitulé : « Comment j'ai compris Bruant ».

Comme j'aimais Bruant ! Son immense talent ! Sa miséricorde !

Je le revois, il y a 38 ans, chez Léon Sari, le dernier d'Artagnan du boulevard ; il recevait Bruant à son château de Fortvaches en Seine-et-Oise, et la curieuse silhouette d'Aristide Bruant effarait les habitants du petit village. Moi, toute jeunette, je le regardais, ne me doutant guère qu'un jour je deviendrais son interprète ! Et plus tard, devenue l'Yvette aux gants noirs, je fus menée l'entendre en son cabaret par Hugues Le Roux et le grand bouleversement se fit en moi.

Un jour, il m'expliqua, avec force anecdotes, la « Chevalerie » de « ses marlous ». « Les derniers chevaliers se battant pour leur

(20) *Comœdia*, 14 février 1925.

dame », disait Bruant — leur point d'honneur, leur spéciale qualité de conscience et d'inconscience et, comme je lui demandais avec cette timidité en art qui, même aujourd'hui ne m'a pas quittée et ne me quittera jamais : « Dis-donc, Bruant, crois-tu que je saurais chanter tes chansons? » il m'empoigna par les épaules, m'embrassa et, la voix chavirée : « T'en as de bonnes, avec ta modestie ! Mais voyons, avec ton talent et un cœur qui saigne ! Vas-y ma grande !! ». Et j'y allai... Jamais je n'ai oublié ces mots-là, c'était un soir, chez Raoul Toché. Bruant a saigné lui aussi... c'est pourquoi sa muse rouge chanta si bellement la Justice et la Pitié.

Son œuvre est aussi populaire à l'étranger que chez nous. A la bibliothèque de New-York, de Boston, de Philadelphie, se trouvent de nombreux ouvrages américains, anglais, allemands, italiens, analysant l'œuvre du grand chanteur montmartrois.

Pour les « Etrangers » il représentait, avec Salis, Montmartre. Le maquillage voulu de sa muse était compris d'eux. Son argot accusait, de plus fortes lignes, les dessins de sa pensée généreuse. Il aimait *les déchus*, comme François d'Assise les lépreux, en toute pitié.

Comment chanter Saint-Lazare sans sangloter ? Comment ne point caresser tous ceux qui sont giflés ? J'adore Bruant qui me rendit pensif... Que Dieu l'accueille...

§

L'œuvre de Bruant ne se borne pas, comme on sait, aux chansons qui forment *Dans la Rue* et *Sur la Route*. En dehors des romans populaires écrits en collaboration avec Arthur Bernède, dont l'un au moins, ces *Bat d'Af* où évolue cette ineffable « Môme Pipi » — dont on devine sans peine l'origine du surnom — fut porté à la scène, le chansonnier a composé, aidé par Léon de Bercy, un remarquable dictionnaire d'argot, dont la première partie, *Dictionnaire français-argot* est malheureusement seule parue (21).

Puis, en dehors de ses deux premières chansonnettes,

(21) 1901. — Une nouvelle édition, augmentée d'un supplément, a paru en 1905, portant la firme de la maison Flammarion, in-8. Aristide Bruant y donnait comme sienne l'adresse même du concert de l'époque, 10, boulevard Beaumarchais.

combien de pièces, aujourd'hui oubliées, auraient mérité d'être recueillies et formeraient un précieux complément aux cinq volumes que tous possèdent.

La Lanterne de Bruant, cette brochure hebdomadaire publiée chez Fayard de 1897 à 1899, tandis que *le Mirliton* s'obstinait à paraître le plus irrégulièrement possible, contient nombre de pièces, si peu connues qu'elles offrent presque le charme de l'inédit.

Tout d'abord, cette *profession de foi* :

PROFESSION DE FOI

Or, voilà : j'allume un' lanterne
Avec Trublot, mon vieux copain,
Et son poteau Bibi-Chopin.
Mais vous saurez, pour vot' gouverne,
Qu'on y va jacter, trublotter
La bonn' parole et la bonn' cause.
Tant pis pour ceux qu'ça f'ra tarter,
I's s'torcheront avec not' prose.

Nous on n'écrit pas pour les tantes,
Pour les p'tits crevés qu'ont l'foi' blanc,
Ni pour les gonciers qu'ont pas d'sang,
Pour les michets ni pour les pantes ;
Ni, non pus, pour les avachis...
Pour les arrivés avant terme,
Qui font des magn' et des chichis
Pasqu'î's sont du Faubourg Saint-Germe.

Nous on écrit l'argot des zigues,
Des Bibi, des Eloi Constant
Qui la r'lèv' à Ménilmontant
Et qui s'en vont poissant des cigues.

On écrit l'argot des aminches...
L'argot des vrais... l'argot des purs
Qui vont s'laver les pieds aux durs
Avec les escarp' et les grinches.

Donc on va rouscailler bigorne,
On va s'payer du largongi...

Jy, les garçons... jy... trois fois jy !
 Qu'on se l'rabache et qu'on se l'corne :
 Tous les sam'dis on la donn'ra,
 Et, qu'on y gagne ou qu'on y perde,
 On écrira quand i' l'faudra :

Merde !

Pour celui qui s'en fâch'ra.

ARISTIDE BRUANT.

Outre Paul Alexis que l'on a déjà reconnu sous son pseudonyme de Trublot, la *Lanterne de Bruant* comptait comme collaborateurs Léon de Bercy qui signait Bibi-Chopin, Georges Loiseau qui y publia de savoureuses études paysannes, Michel Morphy, Courteline, Willy, Charles Quinel, etc., etc. ; bref, une équipe qu'aurait pu lui envier une revue importante.

Jules Jouy avait écrit le *Paralytique*, Bruant lui a donné dans sa *Lanterne*, une heureuse réplique. On retrouve là, tels que les écrivit Emile Zola, les personnages de *la Terre*, joignant à tous les vilains instincts de la bête humaine l'effroyable et congénitale cupidité des champs ; n'est-ce point Buteau reprochant crûment au père Fouan le peu qu'il mange et demandant au ciel la mort du vieillard, s'il n'ose la provoquer ?

BUCOLIQUE

Il a partagé tout son bien
 Entre ses garçons et ses filles.
 Maintenant il vit comme un chien
 Supporté dans un jeu de quilles.
 Il est tellement ennuyé
 Qu'on le foutrait bien à la porte
 Avant que le bon Dieu l'emporte,
 Le vieux.

Quand donc pourra-t-on l'enterrer
 Ce vieux têtard qui mange encore
 Et qui ne peut plus labourer
 Et qui s'empiffre et qui dévore ?...
 Pourtant il mange avec les bœufs,
 Car pour ne plus le voir à table

On l'a remis dans l'étable,
Le vieux.

Le jour, oublié dans un coin,
Il contemple les champs, la plaine..
Et le bois qui s'enfuit au loin...
Et tout ce qui fut son domaine.
La nuit, quand il ferme les yeux,
Il voit tous ses enfants en rêve
Prier le bon Dieu pour qu'il crève :
.....
« O père, qui êtes aux cieux
« Et qui gouvernez sur la terre,
« Quand vous plaira t-il qu'on enterre
« Le vieux ? »

En mai 1898, un Comité d'initiative, composé en tout et pour tout du citoyen Michel Morphy, qui avait fleureté d'assez près avec l'Anarchie pour qu'une candidature trahissant des idées toutes différentes vint à propos faire oublier ses erreurs passées, résolut de porter aux élections législatives Aristide Bruant dans le quartier Saint-Fargeau.

Le chansonnier accepta. Le temps des fumisteries épiques, qui avait permis à Salis d'inscrire sur son programme la « séparation de Montmartre et de l'Etat », était toutefois passé. Une plaisanterie ne gagne jamais à être renouvelée, puis, tout en n'ayant pas chance d'aboutir, cette candidature si inattendue qu'elle fût, était sérieuse. Rien dans cette affiche, dont *Montmartre et ses chansons* de Léon de Bercy (22) ont conservé le texte, ne la différenciait beaucoup du demi-colombier où a accoutumé de sévir la loquèle électorale. Au demeurant, les raisons qui militaient en faveur de ce choix pouvaient être tenues pour raisonnables.

(22) Paris, H. Daragon, 1902, in-8.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 8 MAI 1898

BELLEVILLE • SAINT • FARGEAU

ARISTIDE BRUANT

CANDIDAT DU PEUPLE

CITOYENS ÉLECTEURS,

Les nombreux amis et admirateurs du grand chansonnier populaire Aristide Bruant ont décidé de porter à vos suffrages sa candidature de protestation, nettement républicaine, socialiste et patriote.

Tous les ennemis de la féodalité capitaliste et de la juiverie cosmopolite, véritable Syndicat de Trahison organisé contre la France, voteront pour le poète humanitaire, pour le glorieux chantre de Belleville.

C'est à Belleville-Saint-Fargeau que Bruant a débuté... C'est à Belleville qu'il a connu ses premiers succès.

C'est à son vieux Belleville qu'il revient logiquement par reconnaissance.

BELLEVILLOIS,

Vous l'avez toujours acclamé quand il est venu prêter son concours à vos fêtes de bienfaisance et de solidarité.

Votez donc en masse, dimanche prochain, pour le candidat du peuple : Aristide Bruant.

Le Comité d'initiative.

En dépit de la « conférence, faite le 6 mai 1898 à la salle des fêtes du Lac-Saint-Fargeau, par le citoyen Léon Drouin de Bercy, pour présenter Aristide Bruant aux électeurs de la première circonscription du XX^e arrondissement de Paris », et du succès personnel que remporta le candidat par les chansons qu'il interpréta au cours de cette réunion, les 525 voix qu'il recueillit ne lui permirent pas de franchir le seuil du Palais-Bourbon.

Le « programme » de Bruant, affiché sur les murs de Belleville, était pourtant bien joli. Contrairement au citoyen Morphy, le poète ne recourait point aux grands mots et au misérable troupeau des lieux communs et autres balançoires électorales : il se contentait de faire appel à la pitié. Mais, n'ayant rien abdiqué de sa personnalité,

n'avait-il pas eu l'imprudence de rédiger son programme en vers, et en vers qui pouvaient être chantés. Faible ? argument contre la « féodalité capitaliste », la juiverie cosmopolite » et le « Syndicat de Trahison » !

Si j'étais votre député,
— Ohe ! ohé ! qu'on se le dise ! —
J'ajouterais *Humanité*
Aux trois mots de notre devise...
Au lieu de parler tous les jours
Pour la république ou l'empire
Et de faire de longs discours,
Pour ne rien dire,

Je parlerais des petits fieurs,
Des filles-mères, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville...
Ils auraient chaud comme en été,
Si j'étais nommé député,
A Belleville.

Je parlerais des tristes gueux,
Des parotins batteurs de dèche,
Des ventres plats, des ventres creux.
Et je parlerais d'une crèche
Pour les pauvres filles sans dit,
Que l'on repousse et qu'on renvoie
Dans la rue !... avec leur petit !...
Mères de joie !...

Je parlerais de leurs mignons,
De ces minables chérubins
Dont les pauvres petits fignons
Ne connaissent pas l'eau des bains.
Chérubins dont l'âme et le sang
Se pourrissent à l'air des bouges
Et qu'on voit passer le teint blanc
Et les yeux rouges.

Je parlerais des vieux perclus
Qui voudraient travailler encore,
Mais dont l'atelier ne veut plus...
Et qui traînent jusqu'à l'aurore,
Sur le dur pavé de Paris,

— Leur refuge, leurs invalides, —
Errants... chassés... honteux... meurtris,
Les boyaux vides.

Je parlerais des petits feux,
Des filles mères, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville...
Ils auraient chaud, comme en été,
Si j'étais nommé député,
A Belleville.

S'il n'entra pas à la Chambre, Aristide Bruant eut du moins la joie d'y faire entrer, par compensation Constant Honoré), socialiste ivrogne, paillard et braillard, dont il créa le prototype en 1906 et dont le « pays des parlementeurs » compte aujourd'hui quelques exemplaires on ne peut plus réussis.

Ces *Souloloques d'Honoré*, qui paraissaient en placards vendus dans la rue, chaque fois que les circonstances l'exigeaient, étaient parfois bien amusants. Aristide Bruant savait, au besoin, être un ironiste. Exemple :

Quand on est des républicains,
On marche avec la République,
Pas avec les dominicains,
Les bondieusards et tout' la clique.

Ainsi, moi, Constant Honoré,
J'marche pas avec la calotte ;
I' peut crever, Mossieu le curé !
Mon grand-père était sans-culotte...
Les ratichons, j' m'en fous un peu !...

(Un temps.)

D'ailleurs, i' faut pas qu'on m'emmerde.
Autrement, ça fait pas long feu...
Un' ! deux !... Messieurs, moi, j'vous dis : « Merde ! »
— « Mange ! » — que yen a qui m'répondront...
Oui, mais i's n'pourront pas y faire,
Avec Honoré... pas d'affront...

Les coups d' tampon, c'est mon affaire :
Qui c'est qu'en veut ?... y a qu'à d'mander.

Un' ! deux !... Messieurs, v'là mon attaque !
Ah ! nom de Dieu ! ça va barder !

(*Un temps.*)

Cocher, veuillez m' conduire au claque.

Peut-être trouvera-t-on que l'argot tient une grande place dans ces citations et que le mot de Cambronne y revient bien souvent : cela tient au monde qu'a décrit Bruant.

La langue verte, remarquait Anatole France, est expressive, mais faite pour exprimer seulement les pires instincts et pour peindre les plus mauvaises mœurs. A cet effet elle est incomparable, comme on peut s'en persuader par ces simples vers que M. Aristide Bruant prête à un personnage dont il est inutile de définir l'état et le caractère :

Alle a pus d' daron, pus d' daronne,
Alle a pus personne,
Alle n'a que moi.
Au lieu d' sout'nir ses père et mère,
A soutient son frère,
Et pis quoi ?... (23)

Il ne convient pas de se montrer plus sévère que le maître de la Béchellerie et mieux vaut (il y a beau temps qu'on a cessé de couper notre pain en tartines) nous ranger à l'avis de Marcel Schwob, cet autre humaniste, quand il disait, en 1891, à M. W. G. C. Byvanck, touriste hollandais, qui, contrairement à beaucoup d'autres, a su voir, entendre et comprendre, et, plus fidèlement que MM. de Goncourt, reproduire les propos qui lui étaient tenus :

Bruant, me dit Marcel Schwob, a découvert une nouvelle veine de poésie, et il est arrivé à son jour et à son heure ; la fortune est venue à lui et il est resté artiste sérieux ; voilà qui promet un succès durable. Mais, d'autre part, presque tout dépend des circonstances. On n'a pas à compter qu'avec soi ; il ne s'agit pas seulement de savoir si, à un moment donné, on possède l'énergie nécessaire pour persévérer ; mais ce sont les autres, les amis, les ennemis, les élèves et imitateurs, qui trompent les prévisions.

(23) *La Vie littéraire*, troisième série, Paris, Calmann-Lévy, 1891 ; in-12, p. 303-304.

On parle toujours des circonstances : eh bien, les circonstances, ce sont ces autres-là. La concurrence est une excellente chose pour tenir l'artiste en haleine. Mais trop d'imitation gâte le marché, comme on dit, elle corrompt le goût du public, — ce n'est pas bien important, je vous l'accorde, — mais elle corrompt aussi le goût de l'artiste même, ce qui est d'un tout autre intérêt. Toutefois, le talent de Bruant est encore en pleine période de croissance et jusqu'ici il n'y a pas de mal. Pourtant, je ne voudrais pas courir le risque de prédictions hasardées, et j'aime mieux jouir de l'originalité, partout où je la trouve (24).

Les imitateurs vinrent, en effet, nombreux et médiocres : le succès les appelait. Mais leurs mauvais vers et les pauvres choses qu'ils récitèrent, en des sous-sols, n'arrivèrent point à corrompre le goût de Bruant, qui, bel et puissant artiste, sut, jusqu'à la fin, conserver son originalité.

PIERRE DUFAY.

(24) W. G. C. Byvanck : *Un Hollandais à Paris, 1891*, préface d'Anatole France, Paris, Perrin, 1892, in-12, p. 38-39.